

L'Amérique d'Aimé Bolduc (1760-1994)

Michel Biron

Number 64, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82366ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Biron, M. (2016). Review of [L'Amérique d'Aimé Bolduc (1760-1994)].
L'Inconvénient, (64), 40–42.

L'AMÉRIQUE D'AIMÉ BOLDUC (1760-1994)

Michel Biron

L'idée de départ fait sourire. Aimé Bolduc, né dans les parages des plaines d'Abraham le 29 février 1760, meurt deux siècles plus tard, à l'âge de cinquante-huit ans. Ce « twentyniner », du nom de l'« ordre des Twentyniners » qu'il fondera lui-même, vieillit quatre fois moins vite que les autres humains, de sorte qu'il sera le contemporain de Benjamin Franklin (croisé à Montréal en 1776) et connaîtra les rébellions des patriotes en 1837, la guerre de Sécession, la prohibition, etc. Il changera de nom et de citoyenneté en cours de route, deviendra William Van Ness pour combattre les sudistes en 1864, puis s'appellera Kenneth B. Simons lorsque son descendant (quoique contemporain) Albert Langlois lui écrira une longue lettre dans laquelle il lui résumera sa vie, chargée d'une ambitieuse « mémoire continentale ».

Daniel Grenier s'est fait connaître par un recueil de nouvelles paru en 2012, *Malgré tout on rit à Saint-Henri*, dans lequel il menait une sorte d'enquête anthropologique sur le quartier de *Bonheur d'occasion*, vu d'aujourd'hui. Il appartient à cette nouvelle génération d'auteurs québécois « décomplexés » (le

mot est à la mode) qui n'ont pas peur de se lancer dans de vastes entreprises romanesques : il est fini, le temps où c'était l'impossibilité d'écrire qui faisait écrire, comme chez Aquin ou VLB. Il n'est plus interdit d'écrire ou de rêver d'écrire le « grand roman de l'Amérique » dont se moquait Jacques Poulin dans *Les grandes marées* en opposant le roman français, porté sur les idées, et le roman américain, tourné vers l'action. Les jeunes romanciers d'aujourd'hui n'ont que faire de cette contradiction entre les idées et l'action, entre la France et l'Amérique, entre la fiction et la non-fiction, entre l'intelligence lettrée et les références à la culture populaire, entre le passé lointain des origines et le monde postmoderne. Ils refusent de choisir entre le *storytelling* à l'américaine et la distance ironique du « second degré ». Daniel Grenier invente une Amérique à sa mesure, à son image, une Amérique familière et littéraire à la fois, grave et légère, tantôt adossée à ses tragédies (le racisme, l'extermination des Amérindiens), tantôt superficielle, attirée par les images et les héros. Cette Amérique, il se l'approprie le plus naturellement du monde. Il y est totalement chez lui.

Son premier roman, *L'année la plus longue*, illustre parfaitement la veine américaine du roman québécois actuel. Inspiré par la nouvelle fantastique de Fitzgerald « L'étrange histoire de Benjamin Button », dans laquelle le héros, né vieillard, rajeunit jusqu'à devenir enfant, *L'année la plus longue* constitue une variation de plus de 400 pages autour d'un jeu similaire sur le temps, plus exactement sur le rêve de l'éternelle jeunesse, métaphore de ce Nouveau Monde qui se réinvente sans cesse, qui s'oublie sans cesse. Le roman a quelque chose d'une gageure un peu comique, mais aussi d'une prouesse narrative, presque d'un exercice de style. Tout l'édifice repose sur une phrase, qui sert de déclencheur : « Trois années sur quatre, Thomas Langlois n'existait pas. » Ce Thomas Langlois, né un 29 février, est donc un « leaper » comme son aïeul Aimé, qui l'invite à faire partie de l'ordre des Twentyniners. Dès le début, le narrateur s'arrange pour qu'on comprenne bien l'enjeu symbolique de cette date de naissance, qui permet de jouer avec la chronologie et de superposer ce qui vieillit vite et ce qui vieillit lentement. Il s'adresse directement à son lecteur,

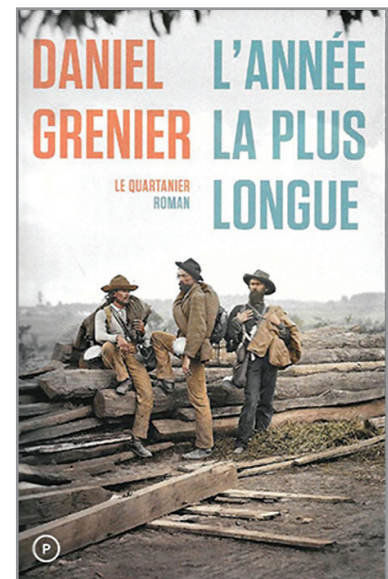
l'invitant à jouer le jeu avec lui, à entrer dans la tête d'un twentyniner : « C'est important de prendre en considération ici cette information, pas pour la rattacher à nous, pas pour nous en inspirer, mais parce qu'elle a eu un poids dans sa vie et dans sa vision du monde. » Le temps long et le temps court : d'un côté les montagnes qui structurent tout le roman (on suit littéralement le sentier des Appalaches, qui court sur plus de 3 000 kilomètres de la Gaspésie au Tennessee), de l'autre une Amérique oubliée, celle qui voit naître Thomas en 1980, année de la naissance de l'auteur.

Rarement a-t-on senti aussi bien à quel point le Québec fait partie de l'Amérique, à la fois géologiquement, historiquement et culturellement. De la Conquête de 1760 à la guerre d'Indépendance de 1776, de la rébellion des patriotes à la guerre de Sécession, mêmes histoires, mêmes combats. La barrière linguistique ? C'est à peine si on la sent. Aimé n'a plus qu'un léger accent en 1864, au moment où, âgé de cent quatre ans (donc de vingt-six ans), il usurpe l'identité d'un jeune Américain (William Van Ness) trop heureux d'éviter ainsi d'être recruté parmi les soldats de l'Union. Au siècle suivant, Albert Langlois baragouine l'anglais quand il débarque pour la première fois à Chattanooga (Tennessee), mais ça ne l'empêche nullement d'épouser Laura et d'avoir un enfant avec elle. Ce fils, Thomas (prononcez « Thaw-muss »), est anglophone unilingue (il est à peine capable de prononcer son nom de famille), mais il se débrouillera pour apprendre rapidement le français après avoir remonté le sentier des Appalaches afin de rejoindre son père à Sainte-Anne-des-Monts. Le narrateur lui-même ne se prive pas d'insérer ici et là, avec humour, des bouts de dialogue en anglais, ou d'imiter le mauvais anglais d'Albert, incapable de prononcer les « th » et d'accorder convenablement ses verbes : « You see dat ? Your mom, she work in de most beautiful place in de world. »

La première partie, intitulée « Great Smokies Chattanooga », se passe dans cette petite ville du Tennessee où grandit Thomas, élevé d'abord par ses parents, puis par ses grands-parents après

le départ de son père Albert (reparti on ne sait trop pourquoi vers sa Gaspésie natale) et la mort de sa mère Laura dans un accident d'avion. On y découvre en particulier la figure si typiquement sudiste du grand-père Wright, un suprématiste notoire qui prend la défense de Thomas lorsque ce dernier cause involontairement la mort d'une enfant noire heurtée par une voiture. C'est une des scènes les plus fortes et les plus longuement décrites du roman, une scène qui aurait pu constituer un roman à elle seule tant elle résume bien le conflit racial au cœur de l'Amérique. On y rencontre aussi Mary, une ancienne collègue de Laura à la bibliothèque municipale de Chattanooga, qui vit dans le quartier noir de la ville. Thomas se mettra à la fréquenter de plus en plus, en dépit de la différence de race et d'âge (mais qu'est-ce que la différence d'âge quand on est un twentyniner ?).

La deuxième partie du roman, « Alleghenies », raconte la longue, très longue vie d'Aimé Bolduc, depuis sa naissance à Québec en 1760 jusqu'à sa mort accidentelle en 1994, dans le même avion que Laura (le roman aime les coïncidences). Impossible de résumer cette vie de Mathusalem, surtout qu'Aimé, alias William Van Ness, ne se prive pas d'en inventer des bouts au besoin, notamment lorsqu'il relate sa participation à la guerre de Sécession devant le journaliste et romancier Stephen Crane, l'un des nombreux auteurs américains admirés par Daniel Grenier. Ou lorsque, devenu un riche contrebandier « haut de gamme » au temps de la prohibition, Aimé raconte ses exploits à un réalisateur d'Hollywood (Buster Keaton). Daniel Grenier en profite pour y défendre le roman contre le cinéma naissant, jouant ici encore du « second degré » tout en réussissant à relancer son intrigue, dans une prose simple, efficace et toujours consciente de ses effets. Aimé n'est pas un écrivain, mais c'est tout comme. Il est lui-même une sorte de roman historique, se souvient de ce qu'était la vie au temps des esclaves transformés en soldats, il parle de la guerre « comme s'il l'avait faite, dans des mots que n'importe quel mortel pouvait comprendre, ceux de la peur qui donne froid, de l'angoisse qui donne chaud ».



Daniel Grenier, auteur d'une thèse de doctorat sur les personnages d'écrivains dans le roman américain, fait d'Aimé une source d'inspiration pour les écrivains et les réalisateurs qu'il rencontre. Le spécialiste de la culture américaine n'est jamais loin du romancier.

La troisième et dernière partie, « Chic-Chocs », nous ramène dans le monde contemporain, celui de Thomas. On l'avait laissé à moitié mort à la fin de la première partie, après qu'un groupe de Noirs l'avait battu dans un autobus de Chattanooga. Le voici qui remonte la chaîne des Appalaches pour rejoindre son père à Sainte-Anne-des-Monts. Il s'installe au Québec, étudie la médecine à Montréal, correspond avec Mary qui, au lendemain du 11 septembre 2001, après avoir reçu la consigne de dénoncer les emprunts suspects d'usagers s'intéressant par exemple à l'islam, décide de rejoindre son jeune amoureux. « I could learn French, I'm not too old to start. » On n'est jamais trop vieux pour recommencer sa vie dans le Nouveau Monde. Puis le roman déboule, comme s'il était pressé d'en finir avec cette histoire qui s'étire en effet quelque peu. On saute en 2020, puis en 2047 : le roman historique se transforme brusquement en un roman de science-fiction. Thomas a hérité de la fortune d'Aimé et il est devenu un médecin reconnu internationalement (il détient huit doctorats honorifiques) pour ses travaux sur le rajeunissement.

En 2047, il s'est injecté un sérum qu'il a mis au point, et il observe déjà les premiers symptômes sur son corps régénéré, comme le personnage de Fitzgerald.

Daniel Grenier fait de cette Amérique éternellement jeune son terrain de jeu. Ce n'est plus la fondation du territoire comme au temps des poètes du pays, avides de fonder un lyrisme tellurique. Ce n'est pas davantage l'Amérique mélancolique de Jacques Poulin dans *Volkswagen Blues*, même si la quête d'Albert, parti à la recherche de son énigmatique ancêtre, ressemble à celle de Jack Waterman sur la piste de son frère Théo. L'Amérique de Daniel Grenier est plus fantaisiste, mais aussi plus terre à terre, plus ordinaire que celle de Jacques Poulin : on y joue au bowling au lieu de visiter les musées et les cimetières. On aboutit au fin fond du Tennessee au lieu d'arriver à San Francisco. Thomas est un garçon on ne peut plus banal – tout comme son père et son

aiëul, malgré leur destin exceptionnel. Ce sont des prétextes à une chorégraphie littéraire qui constitue le véritable enjeu de ce roman foisonnant où les individus ne sont jamais investis pleinement. C'est le groupe qui compte, c'est la rencontre subtilement orchestrée de figures venant de toutes sortes d'horizons et de toutes sortes d'époques qui donne son unité à ce tableau où les événements s'accumulent sans jamais laisser de traces, sans peser sur la conscience, comme s'ils ne se transformaient jamais en durée, ni en mémoire. Il est frappant d'ailleurs de voir qu'Aimé ne semble pas avoir plus d'intériorité ou de souvenirs que les autres personnages du roman. Tous sont placés à peu près sur le même plan extérieur, mi-sérieux, mi-ésotérique, comme si ces identités indéfiniment renouvelables étaient toutes sans âge et sans poids.

La scène la plus troublante, à cet égard, est celle de l'épilogue : on y voit

deux Amérindiens se battre au milieu du boulevard Saint-Laurent à Montréal, devant des passants indifférents. La scène n'a aucun lien direct avec l'intrigue, elle n'a aucune utilité narrative, mais elle fait écho au prologue, dans lequel on voyait des milliers de Cherokees déportés en 1838 de l'autre côté du fleuve Ohio. Ces chapitres sont des rappels à peine perceptibles d'une réalité dont le roman ne sait quoi faire ; mais ils enchâssent les fictions que nous aimons nous raconter. ■

L'ANNÉE LA PLUS LONGUE
Daniel Grenier
Le Quartanier, 2015, 428 p.



250 pages
Aussi disponible en format électronique

HABITER LA LITTÉRATURE

MÉLANGES OFFERTS À HANS-JÜRGEN GREIF

Le très beau travail de sélection effectué par Patrick Bergeron et François Ouellet permet ici de constater combien l'hommage à un ou une intellectuel(le) est à la fois invitant et généreux. Anciens élèves, collègues et amis de Hans-Jürgen Greif livrent des textes d'une très grande qualité, à l'image de celui qui fut et demeure un modèle de rigueur, d'érudition et de curiosité.

AVEC DES TEXTES DE

PATRICK BERGERON, ANDRÉ BERTHIAUME, ROLAND BOURNEUF, JEANNE BOVET, ANDRÉ DAVIAULT, ANDRÉ DESÎLETS, SÉBASTIEN CÔTÉ, HANS-JÜRGEN GREIF, YAN HAMEL, MONIQUE MOSER-VERREY, FRANÇOIS OUELLET, ANNE PASQUIER, GILLES PELLERIN ET MARIE-ÈVE SÉVIGNY

L'instant même
www.instantmeme.com